

# Marseille ville morte

par Jean-Pierre Griette

**Au cours de sa longue existence, Marseille a vécu de nombreux coups du sort. Mais la grande peste de 1720, qui a emporté la moitié de sa population, reste dans l'histoire de notre ville comme la plus grande calamité qu'elle ait connue.**

MONTAGNE EN DE BELLEVILLE PRÈS DE LA PESTE - TABLEAU DE FRANCESCO GEMELLI - PHOTO DE JEAN BERNARD, MUSÉE DES BEAUX ARTS, MARSEILLE



C'est dans une mesure de la rue Belle-Table que décède, le 20 juin 1720, Marie Dauplan. La pauvre est morte de misère, mais elle présente, signe particulier, un charbon sur la lèvre. Huit jours plus tard, on enregistre le décès suspect d'un tailleur de la place du Palais, puis celui de son épouse. Rue de l'Echelle, la mort frappe Eygazière et Tanouse. La première a un charbon sur le nez, le second des bubons ! Dans cette rue, l'une des plus pauvres de la vieille ville, les malades succombent de plus en plus nombreux. Près de la place de Lenche, deux médecins, le père et le fils Peyssonnel, sont appelés le 9 juillet au chevet d'Issalenc, un moribond de 13 ans. Dans leur

esprit, le doute n'est pas permis : c'est la peste ! Le malade meurt le lendemain, sa sœur est contaminée. Durant la nuit, l'échevin Moustier se rend secrètement sur place. Il fait évacuer la maison, murer les ouvertures et transporter les occupants hors de la ville. La rumeur se répand cependant en sourdine, rue après rue. Le mal aussi !

### Fièvre ou peste ?

Quelques jours d'accalmie suffisent à rassurer la population. Le 18 juillet pourtant, le médecin Sicard, qui a vu mourir plusieurs de ses patients en quelques jours, alerte à son tour les échevins. Un chirurgien dépêché sur place conclut néanmoins à une "fièvre vermineuse" imputable à la misère ! Pour la seule journée du 23, on dénombre 14 morts. Le 26, les magistrats décident que les malades seront séquestrés chez eux et les cadavres évacués aux Infirmeries, le centre de quarantaine destinés aux équipages et aux marchandises en provenance du Levant. Ils réunissent le collège des médecins et chirurgiens, qui ne s'accorde toujours pas sur la nature du mal qui fait de 40 à 50 morts par jour. La peur s'installe en ville. L'Arsenal se barricade et coupe le pont-levis de Rive-Neuve. Saint-Victor se retranche, tout comme les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas. Ceux qui le peu-



Vue du Cours pendant la peste  
Tableau de Michel Serre  
Photo de Jean Bernard,  
Musée des Beaux Arts,  
Marseille

vent gagner d'autres quartiers, emportant la maladie avec eux. Le 31, le Parlement d'Aix interdit à son tour toute entrée et sortie de la ville. Coupée du reste du monde, Marseille se retrouve livrée au "fléau de Dieu". La peste s'étale enfin au grand jour. On allume des bûchers aux portes de la ville, dans les rues, sur les places. On fait brûler du soufre dans les maisons pour les purifier. Les rues contaminées sont bouclées et sévèrement gardées. Les écoles et les collèges ferment. Les fabriques s'arrêtent, le commerce ralentit et la nourriture commence à manquer. Le 9 août, il meurt plus de 100 personnes par jour.

### 300 galériens réquisitionnés

Durant le mois d'août, la maladie va d'ailleurs progresser de manière fulgurante. Jusqu'alors circonscrite aux rues étroites et malpropres de la vieille ville, elle se propage dans les nouveaux. Les Infirmeries sont saturées. Les agonisants se répandent en gémissant dans les rues, où les cadavres difformes s'entassent et pourrissent au soleil. A la fin du mois, il meurt 1000 person-

## LE GRAND SAINT-ANTOINE

Comme tous les navires en provenance du Levant, le Grand Saint-Antoine s'ancre à Pomègues le 25 mai 1720 pour y effectuer sa quarantaine. Parti de Smyrne, il a fait escale à Seyde, Tripoli de Syrie et Chypre, régions de Méditerranée où la peste sévit. A Livourne, le capitaine Chataud déclare cinq décès et plusieurs malades parmi son équipage. Les autorités concluent à une fièvre maligne pestilentielle. Le navire reprend sa route vers Marseille où, seulement dix jours après son arrivée, les Intendants de Santé l'autorisent à débarquer sa cargaison aux Infirmeries sans passer par l'île de Jarre comme le veut la procédure habituelle. La peste est dans la place. L'échevin Estelle, armateur pour un quart du navire et propriétaire d'un cinquième de la cargaison, sera longtemps soupçonné de trafic d'influence. Sans preuve formelle. Peu avant sa mort, il sera d'ailleurs anobli pour sa conduite pendant la peste qui, au total, fera plus de 50.000 victimes.

nes par jour ! La panique s'empare de la population, qui fuit la contagion. Bourgeois et notables se réfugient dans leurs bastides, tandis que le peuple s'en va camper sur la plaine Saint-Michel et dans la vallée de l'Huveaune. Les échevins - Estelle, Moustier, Dieudé, Audimar - sont bien seuls face au fléau. Devant les avis controversés de la Faculté, ils ont tardé à réagir, mais se sont ensuite montrés à la hauteur de leur tâche et ont rempli avec courage leurs lourdes fonctions. Assurer le ravitaillement, mais surtout débarrasser les milliers de cadavres qui jonchent les rues et empuantissent la ville, n'est pas simple à réaliser. On entasse sans ménagement les corps dans des tombereaux dont, nuit et jour, le grincement sinistre couvre les râles des mourants. On réquisitionne 300 galériens pour les conduire en échange d'une liberté dont bien peu finalement

profiteront. En huit jours, les échevins arrivent ainsi à nettoyer une grande partie de la ville. Sur l'esplanade de la Tourette, plus d'un millier de cadavres exposés au soleil dégagent une infection qui empêche toute approche. A la tête d'une centaine de forçats, le Chevalier Roze, un mouchoir trempé de vinaigre sous le nez, débaille la place en quelques heures.

### Le salut des âmes

Enlever les morts ne suffit pourtant pas, il faut aussi les enterrer. Aux portes de la ville, sur la butte des Moulins et près de Saint-Victor, on creuse une quinzaine de fosses communes où les corps, pêle-mêle, sont recouverts de chaux vive. Quant aux malades, à défaut de pouvoir les soigner, ils sont abrités à l'hôpital des Convalescents, puis sous

des tentes dressées hors des remparts. Le seul secours qu'ils reçoivent est celui de la religion. L'évêque de Marseille, Monseigneur de Belsunce, expose sa vie pour distribuer des aumônes, reconforter les malades, confesser les mourants... A la mi-septembre, malgré quelques reprises, le fléau perd de sa virulence. Le commandant de la ville, M. de Langeron, rétablit l'ordre et surveille l'organisation sanitaire. Le 20 octobre, les cloches se remettent à sonner, annonçant le réveil à la vie. Pour remercier le ciel de sa clémence, Monseigneur de Belsunce consacre Marseille au Sacré-Cœur lors d'une cérémonie solennelle sur le cours qui porte aujourd'hui son nom. Au printemps 1721, la peste s'éloigne et, tardivement, les mesures d'isolement se durcissent. Les ports se ferment aux navires et aux cargaisons en provenance de Marseille, qui sont mises en quarantaine ou brûlées. A la tragédie humaine s'ajoute ainsi une paralysie économique, qui fait l'affaire des ports concurrents. Guérie, désinfectée, mais toujours pestiférée dans les esprits, Marseille devra attendre 1724 pour voir la levée totale du blocus.



▲ Ouvrage sur la peste de 1720  
Bib 248  
Archives de Marseille



▲ Le quai de l'hôtel de ville pendant la peste de 1720  
XVIII<sup>e</sup> siècle  
Auteur Jacques Rigaud  
11 fi 40 Archives de Marseille

### → POUR EN SAVOIR PLUS...

Marseille ville morte  
C. Carrière,  
M. Courdurié,  
F. Rebuffat  
Editions J.-M. Garçon